

40 - Le mie prigionieri... (*De la liberté et de la libération...*)

Souvenirs, souvenirs... (épisode N°10)

Outre l'intérêt d'y avoir partagé le quotidien de parfaits étrangers à mon univers, je dois surtout à l'armée d'avoir pu y écrire mon premier roman - le premier, en tout cas, qui selon l'éditeur et moi-même tînt à peu près la route.

En prison, il est vrai.

Il faut dire qu'on dispose en cellule de beaucoup plus de temps qu'en compagnie de combat, et qu'il était on ne peut plus facile de passer de l'une à l'autre : un simple refus d'obéissance valait alors deux mois fermes. Si le règlement n'avait pas stipulé par ailleurs que le service national se prolongeait d'autant de semaines qu'on en passait aux arrêts dits *de rigueur*, tu penses bien que j'en aurais pris l'option depuis longtemps...

La chose s'est donc faite sans que je l'aie vraiment cherchée... tout en la cherchant.

Naturellement en quelque sorte.

Ma compagnie était ce jour-là « *de semaine* ». Comme chacune à tour de rôle, elle se devait d'assumer, outre les entraînements habituels, toutes les corvées d'intérêt commun à l'ensemble du casernement : plonge, pluche, collecte des ordures, briquage des bâtiments, nettoyage des abords et autres services de gardes... Il n'était pas rare, tu t'en doutes, que certains se fassent porter pâles à la perspective du surcroît d'efforts. Mais pas tant qu'on le craindrait, tant le regard des autres - à plus forte raison quand on en partage la chambrée - sait être dissuasif à l'égard des tire-au-flanc.

En général, tout du moins...

Car ce matin-là plusieurs corvéables de ma section manquaient à l'appel. Que leurs maux aient été réels ou opportunistes ne changeait d'ailleurs pas la donne : le même programme pour moins d'effectifs... je ne vais pas te faire un dessin.

La scène se passe à l'aube, aux cuisines.

Le pain et les rillettes sont sur la table. Le jus fume dans la cafetière...

Nous étions rentrés plus qu'avachis d'une garde de nuit où les phases de sommeil s'étaient déjà trouvées amputées par la force des choses au profit des tours de veille.

Quand l'adjudant-chef, assis devant son bol, nous a d'emblée intimé l'ordre d'enchaîner direct sur la corvée suivante, comment ne me serais-je pas senti obligé de parlementer poliment (façon délégué du syndicat maison...) entre gens civilisés responsables et *de bonne volonté*, comme le rôle m'en était échu malgré moi jusqu'alors ?

- Promis juré, mon adjudant-chef : nous ferons vite, nous essuierons nos couteaux, nous ramasserons nos miettes !...

Sauf que là, quand on m'a posément expliqué (façon représentant du CNPF un jour de baisse du CAC 40...) que nous serions trop peu nombreux pour effectuer nos corvées dans les temps si nous perdions une seule minute à reprendre des forces, j'ai dû me cécétiser net sans m'en rendre compte, au point de ne plus savoir dire que « *Non !* »

La fatigue, sans doute...

Même Martin, dont j'ai juste croisé le regard désespéré, n'a pas cette fois osé me suivre. (Heureusement, soit dit entre parenthèses ! Qui sait si mon refus d'obéissance n'aurait pas alors été requalifié en incitation à l'émeute ? Et l'armée n'est pas du genre à prévoir un tarif dégressif pour les collectivités...)

Deux mois fermes, donc, sans forcer mon talent...

Là où l'ordre se trouve sanctuarisé ne jamais l'oublier : rien n'est plus libéralement accessible aux bonnes volontés que l'exclusion et/ou l'enfermement.

En toute sincérité je n'ai que peu de souvenirs de ma cellule. Cinq à sept mètres carrés, à vue rétroactive de nez, mais sans garantie... Je crois me rappeler deux lits même si personne, en ce cas, n'a jamais occupé le second. Quelques bestioles rampantes, forcément, mais pas tant qu'on le dit : ça m'aurait tout de même agacé. Je ne saurais non plus préciser s'il y avait ou non un vitrage en deçà de mes barreaux. J'imagine que oui, n'ayant jamais souffert du froid malgré ma frilosité malade. Mais peut-être n'est-ce tout bêtement que parce que c'était l'été. Va restituer sans caricaturer ton confort relatif d'il y a un demi siècle...

La douche et les WC à la turque se trouvaient au fond du couloir, ça j'en suis sûr : je devais appeler le gardien pour m'y rendre.

Je me rappelle aussi que j'apercevais le ciel.

A ton avis, Fabrice : me fera-t-on un procès pour indécence - en ces temps de confinement forcé - si je t'affirme sérieusement que je ne me suis jamais senti aussi libéré de ma vie qu'en ce lieu-là ?

Paradoxe, je l'admets volontiers ! mais qui s'explique.

Tu noteras d'abord que j'ai préféré « *libéré* » à « *libre* » : ce qui ne saurait te surprendre, toi qui subis mes chicanes sémantiques depuis bientôt quatre ans.

C'est que la notion de *liberté* - n'en déplaît au prestige que lui confèrent les démagogues de tous bords - n'a objectivement aucun sens pour le déterministe athée : à supposer même que je me sente le plus libre du monde de faire ce que je veux, quand je veux, où je veux, je ne le serai jamais de vouloir autre chose que ce que mon conditionnement naturel et culturel me détermine à vouloir...

La notion de *libération*, elle, présente l'avantage d'inscrire cette illusion de liberté dans un processus qui la rend toute relative à l'asservissement préalable (bien réel, quant à lui) dont elle se propose d'affranchir : censure, interdit, dogme, aliénation, addiction, superstition ou tout autre esclavage physique ou mental.

En clair : c'est même parce que la liberté ne nous sera jamais acquise qu'il apparaîtra toujours possible et exigible, à chacun et sous tous les régimes, de se libérer un peu plus.

Dans ma cellule de Landau, où je n'étais assurément pas plus libre qu'ailleurs, disons que ce *perçu* relatif de libération fut surtout de trois ordres :

Moral d'abord, puisque tu m'accordes que la morale prévaut sur tout.

Le croyant que tu es comprendra : est-ce que ça n'était pas l'aspiration à la sérénité chrétienne qui m'avait attiré jadis vers la prêtrise ou le monachisme ? Est-ce que je n'avais pas alors rêvé de fuir le monde et ses tentations pour ne me vouer qu'à Dieu, seul capable à mes yeux ingénus de sauver l'humanité du Mal ?

Mon enfance m'y avait conditionné : la solitude ne me faisait pas peur.

Sauf que j'avais dans l'intervalle perdu la foi. Sauf qu'en perdant la foi (j'allais dire, excuse-moi : en *se libérant* de la foi), on ne sert plus à rien ni à personne qu'à soi-même en s'excluant de *la vraie vie*.

Pire : pour peu qu'on n'en soit pas moins conscient des dérives qui menacent l'humanité (car perdre la foi ne signifie pas qu'on perde pour autant tout sens du Bien et du Mal), comment ne vivrait-on pas le chacun pour soi de toute claustration et de tout érémitisme volontaires comme une désertion morale ?

J'ai bien dit : toute réclusion ou exclusion *volontaires*.

Car tout s'inverse quand c'est la société elle-même qui vous chasse ou vous enferme - et vous déresponsabilise du même coup de ses dérives.

Si tordu que cela puisse paraître aux *in-conscients* et aux *a-moraux*, comment l'enfermement ne serait-il pas dès lors vécu par le consciencieux comme un soulagement ?

Comment, en d'autres termes, le consciencieux pourrait-il en prison s'inquiéter de faire du mal en dépit qu'il en ait, de mal faire ou juste de ne pas faire aussi bien qu'il le pourrait, alors qu'il se trouve empêché de faire quoi que ce soit ?

Comment pourrait-il avoir en prison - comme on dit - *mauvaise* conscience ?

Peu me croiront mais toi sans doute : plus jamais, une fois libéré de mes obligations militaires et rendu à la vraie vie de ce monde dit *libre*, je ne devais retrouver pareille sérénité.

Mon perçu de libération, ne le nions pas, fut aussi sexuel.

A l'exception notoire de l'adjudant C (« *La baise ! mon p'tit Lahougue...* »), il faut dire qu'on parlait peu de ça au 8^{ème} RI. Mais on y pensait.

Ce n'était pas seulement pour faire joli - comme dirait belle-maman - que l'intérieur des casiers était tapissé de photos éloquentes découpées dans des magazines.

Réfléchis ! 1500 mecs en plein essor viril, parqués pendant seize mois loin de tout, trop peu friqués pour profiter de leurs chiches permissions dans une ville de garnison d'ailleurs sans bordel (ou alors il était bien planqué...) et dont les jeunes filles en fleurs on ne peut plus prévenues contre eux parlent une autre langue...

(Ça m'a longtemps titillé, soit dit entre nous, le peu de questions que se posaient les saintes familles comme la mienne sur la sexualité contrainte des communautés religieuses et de nos troupes combattantes hors frontières... Peut-être aimait-on y penser que les règles d'abstinence et d'honneur canalisent les pulsions libidinales vers l'extase mystique ou toute autre forme exaltante d'embrasement héroïque. Même Tartuffe a le droit de rêver. Mais bon... associé au sentiment de domination que confère toute autorité spirituelle ou la simple possession d'une arme face à des populations vulnérables et potentiellement ennemies, comment ne pas surtout y craindre le pousse-au-viol ? Qu'on réussisse à faire ensuite semblant de s'indigner m'étonnera toujours... Pas toi ?)

Devait-on se résoudre à l'homosexualité ? à Landau ?... en 69 !... C'est à peine si on osait avouer savoir que ça existait.

Il y aurait bien eu la bonne vieille masturbation... Mais voilà ! l'opprobre à son égard n'était pas seulement religieux, il était aussi social. Se branler, ce n'était pas juste se reconnaître un besoin naturel impérieux, c'était s'avouer trop ignoblement faible pour décemment se maîtriser en compagnie : un peu comme chier de peur dans son froc. La honte absolue... En seize mois, je n'ai pas le souvenir qu'aucun de mes compagnons de chambrée s'y soit risqué. En tout cas dans son pieu grinçant.

Alors qu'en cellule...

Même pas besoin de photos suggestives quand on a le privilège d'une conscience sexy.

Quant au perçu de libération *créatrice*...

Je rigole, bien sûr. Je me moque toujours (tu me connais...) quand je recours au lexique de la *création* : quiconque accepte que rien ne se perde et que tout se transforme sait pertinemment que rien non plus ne se crée.

Il n'est plus guère que les vrais libéraux pour croire dur comme fer, et répéter à qui veut les entendre, qu'ils *créent* des entreprises, des emplois, des richesses...

L'écrivain, lui, est bien placé pour savoir qu'il n'a jamais fait que recycler.

Pas un mot, Fabrice, pas une locution, pas une figure, pas même ce que nous appelons *une idée*, vraisemblablement, de toutes celles et ceux que nous avons échangés jusqu'ici dans nos courriels qui n'aient été exploités avant nous, sous une forme ou sous une autre, par d'autres que nous... Tout au plus les avons-nous combinés autrement, au hasard des circonstances et de nos humeurs, pour qu'ils aient quelque chance de résonner autrement dans l'esprit d'autres *autres* qui, à leur tour, nous liront...

Tu te rappelles l'enjeu oulipien tel que je l'exposais à Maffesoli et qui était déjà le mien à cette époque ? « *Inventer de nouveaux jeux et de nouvelles règles du jeu afin d'entretenir un espoir moins aléatoire de faire jouer les mots autrement...* »

Facile à dire !... Mais comment sauter le pas ? Comment renoncer comme ça aux vieilles recettes qui ont enchanté tes lectures ? Comment te *libérer* des pratiques d'écriture que tu en as induites, même si elles ont cessé de t'exalter depuis longtemps ?

Comment, soit dit autrement, t'en *dé-conditionner* toi-même ?...

Comment surtout t'imposer d'autres règles du jeu, venues des opportunités du seul langage, et dont tu ne saurais être sûr qu'elles te procureront jamais aucune jouissance à l'échelle de tes renoncements, ni à toi ni à ton lecteur ?...

A Landau, bien sûr, je n'avais pu emporter mes livres cultes, ni mes dictionnaires, ni mes notes, et moins encore le manuscrit en cours de mon *grand œuvre*, tu sais ? celui que je n'en finissais pas de retravailler faute de savoir m'y délester totalement de mes influences et de mes hantises. Au 8^{ème} RI, il n'y avait pas non plus de bibliothèque - ou alors tout aussi planquée que le bordel... - où retrouver mon terreau philosophique et romanesque nourricier...

La 4G et Wikipedia - pour mémoire - n'existaient pas.

Je ne possédais pas de transistor.

J'avais désormais devant moi - c'est vrai - plus de temps libre que je n'en avais jamais eu ni n'en connaîtrais jamais de toute ma vie professionnelle. Mais je ne disposais d'autres matériaux textuels à y exploiter que diverses publications édifiantes laissées en évidence, ici et là, sur les coins de tables et les rebords de fenêtres : historiques de glorieux régiments, monographies de patriotes, mœurs curiosités et traditions du Palatinat, tout ce que vous aimeriez savoir sans oser le demander - air terre et mer confondus - sur les métiers des armes...

Croustillants prétextes à textes ! non ?...

C'est pourtant avec ce matériau-là, ses contenus en limite de péremption, sa rhétorique à l'épreuve des balles et son vocabulaire indigeste, que j'allais devoir composer. Un peu - si tu veux - comme une maîtresse (ou un maître) de maison, confiné loin de ses traiteurs préférés par quelque pandémie, se proposerait de réaliser des repas dignes de ce nom avec des fonds de placards...

Je t'expliquerai un autre jour comment j'ai méthodiquement procédé, Fabrice, mais je te le donne en mille ! Sans me vanter et si miraculeux que ça paraisse, ça a marché !

La preuve ?

Reconsidérant chacune de mes pages quelques jours après les avoir écrites, histoire de prendre assez de recul (syndrome du cormoran oblige...) pour pouvoir me glisser dans la peau de *l'autre* et me relire sans complaisance avec ses yeux à lui (ou elle...), force m'était d'en faire l'heureux constat : loin d'avoir perdu de leur prestige épiphanique, loin de me décevoir au final comme je l'avais cent fois vécu, elles ne cessaient de me réjouir, ces pages, et mieux encore : de me surprendre !

« Jean, étonne-moi ! » s'enjoignait Cocteau ...

Masturbation intellectuelle ! s'indigneront d'une même voix le stalinien modèle et le beauf standard que fatigue la seule perspective de repenser le Bien et le Mal (et le Beau et le Moche, et le Juste et l'Injuste, et la fin et les moyens, etc ...). Mais comme leur répondrait avec bon sens jusqu'à l'âme simple de l'adjudant C : « *What else ?* »

Et puis la branlette, quand on est en phase contrainte de libération sexuelle et morale, je vais te dire :

Même pas honte !

(à suivre...)